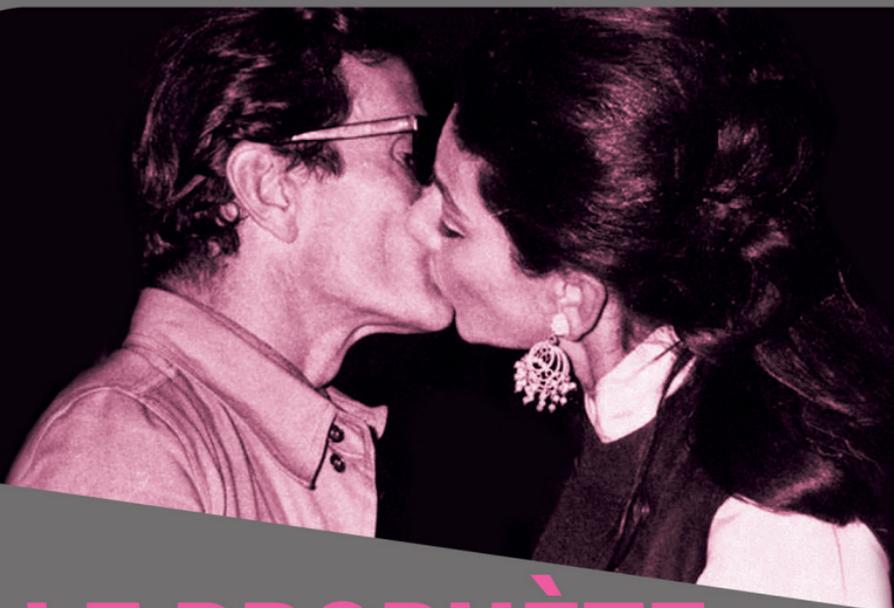


GIUSEPPE
MANFRIDI



**LE PROPHÈTE
ET LA DIVA**

ROMAN



GRENELLE



ROMA LIVRES

Giuseppe Manfridi

LE PROPHÈTE
ET LA DIVA

ROMAN



GRENELLE

ROMA LIVRES

Collection dirigée par Silvana Cirillo

Comité de rédaction :

Paolo Di Paolo

Filippo La Porta

Davide Luglio

Philippe Vilain

Titre original : Il profeta e la diva

© 2022 Gremese International s.r.l.s.

Traduction de l'italien : Dominique Taralon

Coordination rédactionnelle : Nathalie Miglierina

Couverture : Francesco Partesano

Impression : Perrier Pre-Press & Print

Copyright de l'édition française :

2025 © Éditions de Grenelle s.a.s. – Paris

Tous droits réservés. Aucune partie de ce livre ne peut être reproduite, enregistrée ou transmise, de quelque façon que ce soit et par quelque moyen que ce soit, sans le consentement préalable de l'Éditeur.

Questo libro è stato tradotto grazie a un contributo per la traduzione assegnato dal Ministero degli Affari Esteri e della Cooperazione Internazionale italiano. Ce livre a été traduit grâce à une subvention à la traduction accordée par le Ministère des Affaires Étrangères et de la Coopération Internationale italien.

ISBN 978-2-36677-398-9

Dépôt légal : mai 2025
(Imprimé en France)

*Mais tout le récit qu'ils nous ont fait de cette nuit,
de la transfiguration simultanée de toutes leurs
âmes, est plus convaincant que de fantastiques
visions ; il a le caractère d'une grande
consistance, tout étrange et tout merveilleux qu'il est.*

WILLIAM SHAKESPEARE
(trad. François-Victor Hugo)

I

LA BEAUTÉ EST DANS LES CHOSES

Tous ces films, je les ai tournés « en poète ».
Il ne s'agit pas ici d'analyser l'équivalence du « sentiment poétique »,
suscité par certaines séquences de mes films et de celui que font naître
certain passages de mes œuvres en vers.

PASOLINI

Il est un lieu au monde où le voyageur surplombe un royaume à nul autre pareil : le cœur de la Cappadoce. C'est à la fois son « grand large », un lieu magique qui en est la partie sacrée, et le désert qui l'entoure et le sépare de la mer : Göreme, avec ses pinacles, ses chemins mal tracés, ses plaines sablonneuses...

L'espace sidéral dans lequel pénètre le visiteur, regorge de lumière dans ses profondeurs. Une lumière intense, scintillante éblouissante. Il semble que du fond de l'abîme, s'embrase une matière liquide dont la surface, palpitante de clarté, se soulève et retombe, se dilate et se rétracte, chargée d'énergie...

La citadelle qui sert de camp de base à l'équipe de *Médée* paraît entourée, vue de l'extérieur, d'une enceinte titanique hérissée de créneaux, gigantesques et effilés. Une puissante forteresse naturelle qui, en fait, ne contient rien. La roche dessine des motifs infinis à travers les « cheminées de fées », blocs de tuf monumentaux, déposés sur

terre, selon la légende, par les divinités du lieu. Pour parcourir les sentiers accidentés qui se fraient un passage montueux parmi ces cônes, enchantés et magnifiques, il faut avoir les chevilles solides et une expérience du terrain à toute épreuve. La verticalité est inhérente au paysage et compose, dans son ensemble, une guirlande rocheuse de plusieurs cercles concentriques qui donnent le vertige. Le désert, sorte de lande d'un vert jauni, avec, ça et là, une flore steppique et quelques pinèdes clairsemées, s'étend tout autour. Là où les arbres sont plus denses, les cigales ne cessent de se déchaîner. Ici, la beauté est dans les choses. Quiconque s'aventure dans le dédale de ces étranges aiguilles rocheuses, accomplit l'acte mystique de franchir une frontière mystérieuse et la quête qu'il entreprend le conduit à se retrouver en terre étrangère, mais selon des critères différents d'un périple banal. Si en dehors de ce lieu de prédilection, le chronomètre fait éternellement succéder les heures, ici tout est ponctué par les métamorphoses qui se produisent entre l'être et le non-être, sans que la vie ou la mort soient en cause. Ce sont plutôt des transformations inhérentes au voyage intérieur, ou à la capacité de se projeter ailleurs.

Rejoindre le lieu de tournage choisi, c'est-à-dire la plage, à partir de l'endroit où l'équipe est logée, nécessite un transfert en car de près de trois heures sur des routes jonchées de pointes aussi mortelles que des clous, et il faut s'estimer heureux si, aujourd'hui encore, à l'aller comme au retour, les roues n'ont pas été endommagées. Quelques mauvais esprits ayant annoncé, dès le premier voyage, cette perspective comme inévitable, la probabilité selon laquelle un incident de ce genre puisse se produire ne peut qu'augmenter, et en conséquence, la production a

décidé de prendre des précautions. Mieux vaut anticiper au maximum le départ pour réduire les pertes de temps en cours de route. Donc, ce ne sera pas précisément à l'aube, mais presque. Le salaire impose ces règles draconiennes auxquelles personne ne voudrait se soumettre de son plein gré. Dans quelques heures, ce car délabré verra s'entasser dans ses viscères une horde de créatures somnolentes, qui se bousculeront pour occuper les sièges et se laisseront balloter, en s'affaissant les unes sur les autres. Et l'on aura droit à ce régime, tant que le plan de travail prévoira l'*extérieur-plage*. Toutefois, cela ne suffit pas à rendre les nuits plus pondérées. En effet, parmi les acteurs masculins, il n'y en a que deux qui se présentent à l'appel chaque matin, indemnes de l'agitation nocturne. Il s'agit de deux athlètes, Giuseppe Gentile, médaille de bronze aux Jeux Olympiques de Mexico en 1968 et Gianni Brandizzi, célèbre discobole, enclins à un mode de vie très différent, même s'ils se sont bien intégrés aux autres acteurs. Pier Paolo les a choisis pour incarner l'un Jason et l'autre Hercule, deux des plus prestigieux Argonautes. Enfin, il y a bien sûr aussi *celle* qui, dans le convoi, prend place comme d'habitude à l'avant, aux côtés de son metteur en scène, après avoir été récupérée la dernière dans un logement élégant, loin de celui où tous les autres s'entassent, tel un troupeau. « Un visage de cire et de miel ». En la regardant ce matin-là, le réalisateur a formulé ces mots précis, dans le secret de son âme, avant de réfléchir à l'usage qu'il pourrait en faire, avec la caméra.

L'eau est d'un noir terne qui devient blanc à cause du ressac. Une vocalisation de canidé s'échappe des maigres structures balayées par le vent, abandonnées au soleil couchant sur le littoral anatolien, après une journée de

dur labeur, qui reprendra demain en fin de matinée. Pour l'instant, tout le monde se repose et s'amuse ou se dissipe, comme c'est généralement le cas, une fois de retour dans le petit hôtel zéro étoile, susceptible de devenir, à la tombée de la nuit, le carrefour de rencontres multiples et débridées.

Le jour jette sa dernière clarté, au ras de l'horizon. Dans quelques minutes, le soleil aura disparu et la divine pénombre d'un doux bleu-gris commencera de se propager. La lune, lorsqu'elle émerge enfin, toute proche, toute chaude, donne l'impression de passer du fond d'un théâtre à l'avant-scène, pour s'arrêter tout-à-coup et contempler ce spectacle prodigieux.

Une fois la troupe partie, abandonnant le bric-à-brac qui témoignait de son passage, il ne reste plus sur le rivage sablonneux que ces cabanes fabriquées en un rien de temps, avec leur grossier rembourrage de cuir cousu à la main, aujourd'hui presque en lambeaux. Certaines ont été déplantées par une rafale de vent plus forte que les autres, et les lattes ont été emportées par les vagues, après quelques pirouettes sur le sable détrempe. Rien dans les parages ne témoigne de ce qui s'est techniquement passé sur cette plage, il y a encore quelques heures ; plus rien ne reste des machines et des opérateurs occupés à filmer quelques scènes de groupes, avec des marins habillés comme pour un film d'aventure. Ces prises de vue sont les plus faciles à tourner, avec très peu de dialogues et de vagues indications d'interprétation ; il s'agit surtout de scènes collectives tournées à la hâte, encore plus vite que prévu, pour concentrer le maximum d'efforts sur celle, on ne peut plus délicate, d'un coït entre le super athlète et la suprême chanteuse, qui, dans ce film, ne devra jamais chanter. Le réalisateur a veillé à ce que l'embarras mutuel

des deux protagonistes ne conditionne pas trop la performance artistique, de sorte que le reste de la troupe a été prié de quitter le terrain pour lui laisser le champ libre, ainsi qu'à ses acteurs et à un cameraman armé d'une caméra à l'épaule : « Jason accueille Médée dans sa tente et la fait s'allonger sur la natte. Il lui sourit, elle le fixe alors, fidèle et soumise. Jason se déshabille, fier de sa virilité et cache son désir et sa timidité derrière un sourire enfantin. Médée le regarde, éperdue. En ce moment précis, c'est la virilité de Jason qui l'emporte. Médée a perdu son atonie d'animal désorienté : elle a trouvé dans l'amour un substitut à sa religiosité perdue ; l'expérience sexuelle lui fait retrouver sa relation sacrée avec la réalité, qu'elle avait perdue. Et c'est avec gratitude qu'elle laisse Jason la posséder, selon les droits de sa jeunesse, trouvant en lui, à son tour, la régénération de la vie. C'est ainsi qu'ils font l'amour (tandis qu'au-dehors, on entend des accords de guitare et le ressac, dans la douce nuit d'été) ».

II L'APRÈS-DÎNER

Il y a un mystère ici car il y a une femme.

PASOLINI

On a d'abord cherché l'homme, avec la certitude que la femme avait déjà été identifiée. Par « homme », nous entendons le héros, Jason ; par « femme », l'héroïne, Médée, mais en ce qui la concerne, on savait déjà, dès le départ, qu'il s'agirait de Maria.

Le caractère peu mélomane du réalisateur l'avait obligé à mûrir une conviction réfléchie, moins évidente qu'elle ne l'aurait été pour d'autres, prêts à transposer à l'écran une voix et des gestes empruntés à la scène et rien de plus. Dans son cas, ce qui finit par le convaincre le plus, fut la mobilité du visage de la diva, que l'objectif devait scruter en gros plans continus, presque obsessionnels, la silhouette conquise à force d'obstination, *puis* le parcours d'une histoire d'amour tourmentée, jalonnée de rancœurs palpitantes et *enfin*, la grécité. Voilà pour ce qui la concerne. Quant à la recherche du protagoniste, elle s'était focalisée principalement sur un corps, que l'on augurait d'une beauté sculpturale mais vulnérable, extérieurement, mais aussi moralement. Il devrait donc jouer le rôle de Jason,

ce héros déloyal et opportuniste entre tous. Un sportif, célèbre depuis peu, s'était en l'occurrence imposé. Le voici justement, debout, adossé au chambranle de la porte d'entrée, en train de converser, au sein de la troupe réunie dans la salle aux murs de calcaire où nous nous trouvons, occupée presque entièrement par une immense table carrée, dont les bords rasant presque les murs. Les chaises sont tellement abîmées, qu'il y en a toujours au moins une qui s'effondre à chaque dîner. Bien sûr, la diva n'est pas là. Du moins, pas ce soir. Bien qu'elle loge ailleurs, elle apparaît parfois ; le réalisateur disparaît alors au bout de quelques minutes, et elle avec lui.

Dans un coin éloigné de la table, Pier Paolo, l'air taciturne, pressure des grains de raisin sur une feuille de papier tachée, sur laquelle il a déjà tracé quelques signes. Il en extrait une substance qu'il étale et estompe avec son pouce, pour esquisser, sur le papier maculé, des lignes organiques dont la trame sous-jacente a déjà été entièrement exécutée, avant d'entreprendre cette forme particulière de coloration, obtenue à partir de divers reliefs organiques, tels que d'autres fruits, des restes de nourriture et même de la terre que le peintre a apportée dans un sac utilisé à cet effet ; sans parler des liquides de différentes natures et couleurs, récupérés dans des verres miraculeusement restés debout parmi la vaisselle éparpillée, dans l'amas désordonné de la nappe sale et chiffonnée, après consommation d'un dîner bruyant, auquel tant de personnes ont participé : acteurs, techniciens, toute la smala. Des Italiens, des Turcs et des demi-Grecs. Des gens de tout acabit. Certains d'entre eux sont perpétuellement affamés et indispensables au film, justement à cause de leur air famélique et vorace. Ce sont ceux qui ont été enrôlés

pour constituer la troupe des Argonautes, sous le commandement de Jason. Des figurants, en somme, qui ne se prennent pas pour rien. Prêts à faire sinon tout, du moins beaucoup de choses, sur le plateau et en dehors. Et en particulier, la nuit. Certains font même payer ce qu'ils seraient eux-mêmes prêts à monnayer s'ils le pouvaient, au point que de ridicules malentendus se sont parfois soldés par des bagarres, lorsqu'après coup, il s'est agi d'établir qui devait recevoir de l'argent et qui devait en donner, pour un bon moment passé ensemble. C'est pourquoi quelques gaillards se rendent à l'appel du matin avec des bleus imprévus. Heureusement, étant donné le caractère du scénario, il n'y a pas lieu de s'inquiéter. Il est normal que des guerriers, contraints à la fuite, apparaissent un peu endommagés, sans qu'il soit nécessaire de donner des explications. Ici, les gars se reniflent comme des chiens de chasse. Ils se connaissent très bien, puisqu'ils tournent avec la même équipe depuis un moment. Les choses prendront une autre tournure quand, dans quelques semaines, la troupe se rendra à Pise ; presque tous les locaux resteront sur place et comme la direction le répète à l'envi, sur un ton menaçant, « on va changer de musique ». Certains sont cependant convaincus qu'un espoir se cache derrière cette assertion et qu'il faut comprendre entre les lignes quelque chose comme : « On emmènera peut-être avec nous ceux qui se comportent bien ».

Entre-temps, on s'amuse et on batifole. Les couples et les groupes se font et se défont d'un moment à l'autre. Ce qui règne, c'est l'anarchie de l'instant présent. L'anarchie de l'obscurité qui, chaque nuit, génère à nouveau son propre chaos. Comme maintenant. Le mélange confus d'une bacchanale qui a renversé et cassé cruches et bouteilles, souillé nappes et vêtements, sans calmer en rien

la frénésie de tous ceux qui se précipitent dès qu'ils le peuvent et sans retenue dans les lits les uns des autres. « Des tapins », lâche distraitemment Giuseppe à Gianni, son ami de toujours, avec lequel il essaie, comme d'habitude, de se tenir le plus possible à l'écart de la mêlée.

Pier Paolo a les mains souillées par les couleurs qu'il utilise et ne semble pas du tout gêné par le vacarme de ce banquet sordide, où fusent les rires et les plaisanteries de mauvais goût. Il est trop absorbé par sa tâche. Il a les gestes précautionneux d'un décorateur de terres cuites, sorti tout droit de l'Antiquité, comme si la feuille, sur laquelle il travaille, était une surface sphérique et que son dessin recouvrait une peinture vasculaire primitive.

Une pointe acérée correspond à l'arête du nez, sur laquelle tombent, d'une cuillère légèrement inclinée et avec une lenteur artistique étudiée, quelques gouttes de vin rosées. Comme pour accompagner cette ébauche de profil, les deux lignes étirées de l'œil se détachent et se rejoignent en angle aigu, pointé vers la pommette, qui se dérobe, comme attirée par les cheveux, éparpillés sur l'épaule et rendus artistiquement par un entremêlement nébuleux. Des grains de raisin ont été savamment pressés sur l'ensemble. Ainsi dissoute, la poussière de fusain cède un peu de sa noirceur, délayant les bords du dessin en un gris perlé. L'artiste utilise maintenant du miel, étalé soigneusement sur l'espace occupé par les joues, avec la pulpe de son petit doigt, qu'il utilise comme un instrument de précision. *Et la diva*, dont le visage commence à se révéler dans toute sa splendeur, *émerge enfin*.

Giuseppe suit de loin la naissance de cette image, comme quelqu'un qui se glisse dans l'attroupement formé autour d'un peintre de rue qui a piégé son client,

appâté par quelques reproductions en série de personnages universellement connus. Les curieux ont hâte de découvrir dans quelle mesure le portrait qui se dessine finira par ressembler au modèle qui l'a commandé. Mais dans ce cas-là, il s'agit évidemment d'un touriste, prêt à payer un prix modique à un peintre pour touristes, disposé à le portraiturer. Touriste ! Le mot est lâché : c'est précisément ce que Giuseppe pense en ce moment de lui-même : « Que suis-je, ici, sinon un touriste ? ». Mais oui, autant l'avouer : il se sent touriste ce soir, comme il se sent touriste en Cappadoce, touriste sur le plateau, touriste à l'écran. Il n'est vraiment chez lui que sur la piste et son point d'atterrissage, c'est le sable où il se pose, se projetant le plus possible en avant, d'un triple bond. Alors que Gianni, l'ami discobole, qui n'a qu'à se pavaner face à la caméra sans jamais ouvrir la bouche, aime à dire qu'il est acteur. Les deux amis en rient souvent : Giuseppe, parce qu'il ne prend pas l'autre au sérieux et Gianni parce qu'il semble vouloir lui répondre : « Je suis Hercule, et tout le monde sait qui est Hercule. Tandis que toi, ton Jason ? Inconnu au bataillon ! ».

Dans le brouhaha de plus en plus étourdissant de la clique déchaînée qui a transformé la table en porcherie, Pier Paolo s'attarde sur les finitions chromatiques et la rectification de quelques lignes de contour encore imprécises. L'utilisation des matériaux choisis fait déjà partie en soi de la forme qui prend vie. Une image dont l'alchimie voudrait exprimer un lien privilégié et symbolique entre le personnage représenté et l'esprit ancestral de la terre. La carnation de la diva est obtenue en frottant un pétale sur le papier et la ductilité d'une mûre exprime un suc rouge sombre, dévolu à l'ébauche des lèvres.

Pier Paolo, en tant qu'auteur du film en cours, sait bien que remonter à une époque antérieure à toute forme d'écriture ne signifie pas se perdre dans les galaxies du temps par simple souci d'originalité, mais plutôt atteindre le moment où la mythologie est encore dépourvue de tout passé et ne raconte pas ce qui a été, mais ce qui commence à être. Le personnage qui naît entre ses doigts en est en quelque sorte la preuve.

Il croit que toutes ces pensées lui viennent sous l'influence d'une voix, qui semble les lui chuchoter à l'oreille et qui, ce faisant, lui rappelle les mots qu'il vient d'adresser à l'étonnante interprète de sa Médée ; d'une Médée arrachée aux chefs d'orchestre, aux scènes d'opéra, au public du monde entier, qui en ont fait une légende. Celle-là est totalement sienne ! Totalement à lui et à personne d'autre ! Une Médée que personne n'a jamais vue, mais que tout le monde pourra bientôt rencontrer *en vrai*, à travers une diva planétaire, d'où la femme resurgira. Une femme en chair et en os, que la souffrance a marquée au plus profond d'elle-même, à l'insu de tous les publics. Seuls ceux qui, comme lui, ont appris à connaître Maria en l'aimant au détriment de tout, perçoivent ses tourments ininterrompus.

« *Tu es comme une pierre précieuse qui se brise violemment en mille éclats, pour se recomposer en un matériau plus durable que celui de la vie, la poésie* », lui écrit-il, ce qui la bouleverse complètement. S'il avait pu imaginer jusqu'à quel point ! Et pour arriver à quel malentendu !... Il aurait peut-être attendu, mais de toute façon il le lui aurait écrit tôt ou tard, puisque cette méprise correspondait en grande partie à la vérité.

« Le prophète et la diva », se dit Giuseppe à part lui, tandis que son ami lui confie qu'après minuit, il a rendez-vous

avec une fille rencontrée au village. Quelqu'un, dans un coin éloigné de la pièce, leur jette un mauvais regard, et il est clair qu'il leur cherche noise. Le type maigre et crasseux souligne ce regard appuyé par l'obscénité d'un doigt tendu qui mime un va et vient dans la boucle formée par l'index et le pouce de l'autre main : la pantomime d'une fornication en miniature, un geste compréhensible sous toutes les latitudes, qu'il accompagne en sifflotant, comme pour en donner la cadence. Gianni est sur le point d'exploser, Giuseppe le retient. Le balourd tressaille sous l'effet convulsif d'un grand rire, en marmonnant quelque chose au sujet de ce que Giuseppe aurait fait avec la grande dame, quelques heures plus tôt, dans la mesure au bord de la mer... En somme, vous avez compris, avec celle que tout le monde révère et appelle *Madame*, alors que lui, bof ! Et il remet ça. Ah bon, ils ne l'ont pas fait ? Et pourquoi pas ? Leur metteur en scène est manifestement bizarre et il est donc possible qu'il leur ait fait faire ce truc-là, pour de vrai. Quoi qu'il en soit, le sens profond de tout cela est : « Ça te plairait bien, hein ! ».

Dans l'ensemble, les circonstances sont telles que l'ensemble des fêtards sont du même avis, lorsqu'il s'agit de décider comment passer la journée successive. La vulgarité la plus totale règne. Il y a ceux qui chantent en beuglant et ceux qui les soutiennent. Tout le monde parle à bâtons rompus. Les phrases elles-mêmes n'ont pas besoin d'être plus compréhensibles que ça, les états d'âme le sont déjà suffisamment. On ne peut pas dire non plus que la fatigue serve à apaiser les esprits. Bien au contraire. D'aucuns ne trouvent le repos que dans l'excès de leurs désirs. C'est le cas de cette horde masculine, formée pour la plupart de pauvres hères locaux, bénéficiant de la grâce d'un travail inespéré. Certains d'entre eux, dont l'air équivoque est

encore accentué par leur inclination à la prostitution, ambitionnent une audience maladroite auprès du plus important de tous, qui, pour l'heure, ne se consacre qu'à la peinture... le directeur, celui qui donne les ordres... *celui qui tient les cordons de la bourse*. Que ce soit dit en grec ou en turc, et en un mot comme en cent, *celui qui possède les fonds*. Et puis il y a aussi les ouvriers venus de Rome, qui s'expriment sur le sujet. Un sabir de langues mêlées, où chacun s'en sort plus ou moins bien.

Un homme de petite taille, aux yeux de rapace et aux cheveux de jais, s'approche plus hardiment de l'homme à la feuille, pour lui dire, d'un ton mielleux, *qu'il a quelque chose à sa disposition*. Il prononce presque bien « à votre disposition », mais accentue le « e » final à la manière française : *disposizioné*, avec un ricanement nerveux, ce qui implique qu'il a appris l'expression à la perfection et ne se trompe jamais plus. La phrase : « Quelque chose à votre disposition » doit être comprise comme suit : *Quelqu'un vous attend, là-bas*. L'homme à la feuille, le directeur, fait semblant de ne pas comprendre. Après avoir eu recours à un interprète, l'entremetteur n'obtient de son précieux client qu'une dénégation imprécise – *Peut-être, à un autre moment* – et il se retire donc, écartant les bras en signe de capitulation, mais d'une capitulation non dépourvue d'espoir.

Pier Paolo, enfin satisfait du résultat qu'il a entre les mains, éprouve un sentiment d'abandon paisible. L'amoureux a ce dont il a le plus besoin de sa bien-aimée, et il l'a enfermé une fois pour toutes dans un petit rectangle de papier. Aimée... amant... quel grand mot ! Mais après tout, pourquoi pas ? Personne ne peut se glisser dans ses pensées, alors autant les faire défiler.

Il souffle doucement sur le dessin, pour en uniformiser les différentes substances. Il glisse un regard de côté qui s'arrête, au milieu d'un amas de vaisselle sale, sur une autre feuille de papier qui contient quelques lignes. Ce qui y est écrit est le début d'une lettre inachevée. « Ninetto mio » et quelques mots, dont quelques-uns sont barrés : « Mon ange auréolé de boucles », puis plus rien, le reste est blanc. Blanc, âpre et désolé.

Giuseppe voit son réalisateur prendre la feuille de papier, se lever et partir. Avant même de faire un pas, Pier Paolo anticipe l'inévitable rencontre sur le seuil par un rapide mouvement du menton, qui se veut un signe de connivence à son adresse. Cela vaut en soi une bonne conversation, ne serait-ce que parce que le jeune homme y voit la réaffirmation de leur cordialité. Non pas que ce soit nécessaire, mais en attendant, ce signe de tête a voulu distinguer, une seule personne dans le groupe, lui seul. Une fois de plus, Giuseppe se rend compte à quel point il tient à l'estime de cet homme. Pas en tant qu'acteur, bien sûr. En tant que quoi, alors ? En tant qu'athlète ? Quelle absurdité ! Il suffirait peut-être de dire : *en tant qu'être humain...* Bien sûr que cela suffirait ! Il y a peu, ils ont pourtant eu un sérieux désaccord. Cela concernait un champion du ring reconnu, Nino Benvenuti, sur lequel une divergence d'opinion très nette s'était immédiatement manifestée. Giuseppe, qui s'était répandu en éloges, considérant qu'il parlait en toute objectivité, dut soudain se rendre compte que rien ne peut garantir la certitude d'un jugement unanime. Pier Paolo attribuait en revanche et non sans fondement, une sensibilité de droite à ce personnage célèbre. À ce point, ils avaient frôlé l'altercation, mais heureusement, ils s'étaient vite

calmés. Le plus jeune, parce qu'il avait estimé qu'il ne disposait pas des outils nécessaires pour étayer son point de vue ; le plus âgé, parce qu'il n'avait pas envie, en ce moment précis, de s'adonner à la tâche à laquelle il aimait se livrer habituellement : faire table rase de la naïveté d'autrui. Bref, ce hochement de menton exclusif signifiait affection et prédilection intactes, au-delà de tout malentendu.

Des ampoules aveuglantes brûlent ici et là, dont deux pendent du plafond, accrochées à des fils dénudés et tordus. Un corps qui se déplace pour atteindre la sortie, semble se diluer dans une blancheur macabre : c'est Pier Paolo, qui se fraye un passage à travers l'agglutinement de corps et de chaises et se dirige vers le couloir sombre menant au hall d'entrée.

Sur l'étagère de la loge, une lampe nacrée jette quelques lueurs. L'aubergiste aux cheveux de jais présente sa clé au client, avant même qu'il ne la lui demande. En l'empochant, celui-ci remarque deux jeunes gens sanglés dans des débardeurs et vautrés sur des fauteuils branlants, aux bras troués de mille brûlures de cigarettes. Il prête plus d'attention au tissu d'un rose terne délavé et déchiré, qu'aux tapins mollement affalés, les fesses tendues au bord de leurs fauteuils et les jambes écartées de manière à appuyer les talons de leurs bottes sur le sol, pour ne pas risquer de glisser à terre. Tous deux exhibent, dans l'attente d'un client, ou plus banalement par indolence, le relief visible de leurs sexes, sous leurs jeans serrés. Le type derrière le comptoir bredouille un mot en turc que l'autre a appris à saisir : « Auditions ». Selon lui, les gars seraient là pour des auditions. Façon de

parler, bien sûr. Le client sait que le casting est complet et que le mot fait allusion à autre chose. Il fait un vague signe de tête, comme pour réitérer son absence d'intérêt. Patiemment, mais avec insistance, le maquereau laisse son client, homosexuel notoire, prendre acte de la présence de cet étalage affriolant et éventuellement de se décider. Presque contre son gré, l'illustre personnage ne peut s'empêcher d'hésiter quelques instants, mais sans plus. Les deux types font comprendre qu'il n'y a pas de problème et se massent les pectoraux à l'unisson, faisant mine d'essuyer de la sueur.

L'hôte distingué étire un coin de ses lèvres minces en un sourire qui n'a pas lieu d'être et pénètre dans une sorte de caverne, d'où part l'escalier menant à son étage. Le dernier et le plus inhabité, puisqu'il n'y a que lui. Au moins, il peut taper à la machine autant qu'il le veut sans que personne ne frappe aux murs ou à sa porte, pour lui signifier qu'il est temps de s'arrêter. Sa chambre a presque le même numéro que celle de Maria, le 52, la différence est minime, juste un chiffre, à tel point qu'ils ont regretté la coïncidence, comme s'il s'était agi d'une occasion manquée. S'ils étaient restés dans le même hôtel, ils se seraient retrouvés côte à côte. Une proximité digne de celle des amants qui, au milieu de la nuit, frappent doucement à la porte l'un de l'autre, pour se glisser clandestinement dans la même alcôve. C'est ce qu'ils se sont dit, faisant mine de prendre un ton amusé, en imaginant une couche nuptiale au ciel de lit si grand, qu'il pourrait s'étendre d'un bout à l'autre de la ville. Au lieu de cela, elle est dans un hôtel éloigné et lui est ici, dans un taudis qui va bientôt se transformer en caisse de résonance du tapage nocturne. Cette distance, même s'il ne veut pas l'admettre, lui pèse. Il a même songé à se séparer du

reste de l'équipe, mais mieux vaut ne pas changer des habitudes qui, si on les bousculait, pourraient provoquer un nombre infini de commérages. Or, contrairement aux scandales dont il n'a pas peur, les ragots l'irritent et il les fuit comme la peste.

Avant même d'être abordée,

Maria dit impassiblement :

« J'étais tellement sûre que tu viendrais que je n'ai même pas eu l'impression de t'attendre [...] Dire que ce matin, le téléphone n'a même pas sonné, et que maintenant... tu es là. »

Il est dans leurs accords d'établir dès le réveil un éventuel rendez-vous du soir avec une sonnerie de téléphone, soit pour dire : « Je viens ! », soit pour demander : « Tu viens ? », mais maintenant c'est lui qui devrait lui dire :

« Tu es là », mais il ne le fait pas.

Il se dirige en silence vers le canapé et s'assoit à côté d'elle. Son cœur qui bat la chamade annonce une anxiété incontrôlable. Et le désir de se rapprocher d'elle est d'autant plus grand, que c'est précisément cette femme qui est à l'origine de cette anxiété.

